

Sous le volcan, c'est l'été de tous les dangers

La coïncidence est étonnante. Deux romans de ce début d'année se déroulent dans une île de la mer Tyrrhénienne. Stromboli pour « Le bal des cendres », de Gilles Paris, Ischia pour « Les frénétiques », d'Adeline Fleury. Et chaque fois, le volcan menace l'histoire et attise les passions. L'auteur et l'auteure sont venus à Bruxelles. Rencontres.



Les frénétiques
★★★★☆
ADELINE FLEURY
Julliard
206 p., 19 €
ebook 12,99 €

Fleury « Je crois à la féminité absolue, qui fait peur »



© ASTRID DI CROLLALANZA.

lu que le tellurisme de la région soit en écho avec le bouillonnement intérieur que vit Ada, avec l'éruption du corps de cette femme prête à exploser de désir.

Il n'y a quasiment pas de place pour la raison chez Ada, ou de moins en moins. Son enfant, Nino, la ramène aux choses de la vie, à l'essentiel, à la raison, au départ. Mais rapidement, Ada tombe en amour, en passion et en folie. La raison occupe très peu de place dans une relation passionnelle.

Dans ce roman, les hommes sont soit inoffensifs, soit machos, comme Guido. Je suis féministe, mais je n'ai pas du tout envie de renverser une domination pour la remplacer par une autre : l'idée est d'être égalitaire. Mais c'est vrai que, dans ce texte, Ada est dégoûtée de ces hommes du passé, elle en a trop consommé, je pense. Elle repart de zéro, elle s'est nettoyée de toutes ces histoires et elle laisse la place au féminin. C'est vraiment une ode à la féminité, au féminin tout-puissant.

Vous avez introduit une dimension de thriller dans le roman. Pourquoi ? Je voulais qu'il y ait un duel entre l'amour et la mort, entre Eros et Thanatos. J'ai envie de creuser une littérature blanche, on va dire classique, très littéraire, mais avec derrière quelque chose qui tienne le lecteur en haleine, un suspense, un fil narratif, une menace. Je pense que c'était totalement compatible avec cette histoire passionnelle.

L'écriture est très belle. C'est le produit d'un long travail ? C'est du peaufinement. J'ai un premier jet assez facile, un flot qui sort, une fois que je suis embarqué par une histoire. Ensuite, je travaille énormément, je coupe, je taille, je taille beaucoup. J'ai un vrai souci du mot juste, de la sonorité, je travaille beaucoup la langue. Je me lis à voix haute, et tout ce qui dissonne, ce qui est en trop, j'enlève.

Vous faites votre Flaubert. A mon humble niveau.

Les prénoms de votre roman ne sont pas innocents. Nino, c'est l'enfant, en effet. Ada, c'est *Ada ou L'ardeur* de Nabokov, le livre est dans ma bibliothèque à côté de mon lit. Je regarde cette couverture régulièrement et ça a dû me travailler inconsciemment. Et puis Ada, c'est aussi proche de mon prénom. Je voulais des prénoms très courts. Et Eva, évidemment, c'est la tentatrice, le fruit défendu, la transgression. Et elle est rousse. Le feu, la passion. Pour moi, la femme rousse, c'est la féminité absolue, la séductrice, la chevelure, quelque chose de diabolique.

Quelque chose de la sorcière ? Je crois à la puissance du féminin, à la féminité absolue, qui englobe tout, qui enveloppe, qui fait peur. On a brûlé les sorcières. Quasiment toutes les cultures tentent de taire le féminin, parce qu'on a le pouvoir de donner la vie. C'est un super-pouvoir. Peut-être que Dieu est une femme.

ENTRETIEN

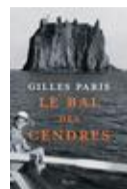
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Adeline Fleury a été longtemps journaliste « société » au *Journal du dimanche* et cheffe du service Culture du *Parisien* du week-end. Mais depuis 2014, elle se consacre essentiellement à l'écriture. « Je vis de ma plume », dit-elle. « Mais pas que de mes livres à moi. J'écris pour des personnalités et des livres de témoignages pour d'autres. Je suis une *ghost writer*. » Et une écrivaine particulière. Dans ses quatre romans, dont celui-ci, et ses trois essais, dont *Petit éloge de la jouissance féminine* (Les Pérégrines), elle explore le corps et l'intimité des femmes.

Les frénétiques, ce sont Ada et Eva. Ada se rend sur l'île d'Ischia, au large de Naples, avec son jeune fils Nino. Le soleil, la mer, les embruns, les paysages réveillent son corps, endormi par des mois de travail et d'abstinence sexuelle. Une jeune rousse, Eva, à la beauté fascinante, la trouble complètement. Même la présence de Nino, même l'assiduité à la séduire de Guido ne parviennent pas à l'écarter du chemin de passion qu'elle prend. Et qui se terminera dans le drame, pouvait-on espérer autre chose sur cette terre surmontée par ce volcan menaçant ?

On n'imagine pas cette histoire d'amour sensuelle ailleurs que sur cette île. Parce que le volcan attise à la fois la passion et la menace.

C'est ce lieu, que je connais bien, qui m'a donné envie d'écrire cette histoire. Et puis moi-même, j'ai éprouvé un émoi pour une jeune femme là-bas, de manière très furtive, ça n'a pas abouti sur une histoire, et je l'ai complètement fantasmée. Ischia est un personnage à part entière des *Frénétiques*. Les frénétiques, c'est Ada et Eva, mais aussi l'île. J'ai vou-



Le bal des cendres
★★★★☆
GILLES PARIS
Plon
292 p., 19 €
ebook 12,99 €

Paris « On échappe au danger et les priorités explosent »



© DIDIER GAILLARD-HOHLWEG.

connaissez bien l'adage : si on change de pays, on amène ses soucis avec soi. Confrontés aux volcans, ils vont connaître une sorte de réaction cathartique. Je mets cette phrase d'un de mes personnages en exergue : « Le volcan n'est pas seulement dans la montagne. Il est en chacun de nous. » Et ça, j'y crois. On est dans la vie, dans le calme, et quand les choses se gâtent, tout remonte comme ça, sous forme d'une colère.

C'est un roman choral. Chaque chapitre est un « je » mais chaque fois différent. Pour qu'on entre dans la psychologie de chacun des personnages et qu'on s'attache à eux. Nous cachons tous des choses, des secrets. On ne sait pas ce que les autres ont dans la tête. Le roman choral permet justement d'entrer dans la peau et l'esprit des personnages. Comme dans ce roman, il y a une quinzaine de personnages, sa construction est très architecturale, c'est comme un puzzle. Et l'idée, c'est qu'il faut le temps de s'habituer à eux pour qu'ensuite ils se mélangent et que se danse une espèce de bal. C'est le titre du livre : le bal des personnages autour du volcan, et les cendres, c'est ce qu'il ne reste pas, c'est ce qui s'évapore.

Le moment fort du roman, c'est la descente en groupe, après l'ascension du Stromboli. Cette descente est très impressionnante, je l'ai faite. Une pente raide où on a l'impression de marcher dans la poudreuse. C'est au moment même où j'ai commencé cette descente que j'ai compris que je la mettrais dans le roman. Parce que, alors que le Stromboli crache, les personnages sont piégés. Ils ne peuvent pas courir, ils ne peuvent pas s'échapper, ils sont pris au piège comme des mouches engluées dans du miel.

Vos personnages sont tous un peu cabossés. Un peu comme nous tous. Et c'est comme ça que je les aime. Ce ne sont pas les drames qui m'intéressent, c'est ce qu'on en fait. Ce qu'on peut faire face au danger. L'idée première est de se battre pour rester en vie. Mais ce n'est pas vrai pour tout le monde. Le danger n'empêche pas de réfléchir. Et quand on a échappé à ce danger, les priorités ne sont plus les mêmes. Et tout ce qu'on tolérait explose littéralement. C'est presque une allégorie : on a eu la pandémie, on a l'Ukraine et être face au danger, ça veut dire quelque chose. Je ne pense pas qu'il y aurait autant de noirceur dans le roman s'il n'y avait pas eu la pandémie et tout le reste.

Beaucoup de secrets se dévoilent petit à petit. Les secrets gangrènent tout ? Je crois. Les secrets, c'est fait pour être révélés. Et malheureusement, dans certaines familles, dans certains clans, on les garde précieusement. Le père, Guillaume, est probablement celui qui garde le secret le plus rude, mais c'est aussi un homme qui ne sait pas exprimer ses sentiments. Donc, il va mettre du temps à se révéler. Et sans le volcan d'ailleurs, il n'aurait jamais dit la vérité à sa fille Giulia.

ENTRETIEN

J.-C.V.

On est à Stromboli, l'île des Eoliennes. À l'hôtel Strongyle. Un lieu paradisiaque géré par Guillaume, un Français, et sa fille adolescente Giulia. Abigale, Tom, Lior, Sevda, Ethel, Elena, Thomas, d'autres encore y passent des vacances agréables. Mais le volcan est là, décor permanent et imposant. Il gronde régulièrement, projette des fumées et des pierres. Il menace. L'île et chacun des personnages. Comme si sa colère était révélatrice des secrets et des mystères les plus sombres. Et cette île âpre, rude, aux plages noires écrasées de soleil, devient un des personnages de ce roman choral où chacun des personnages s'exprime à son tour dans de courts chapitres enlevés et révélateurs. Le lecteur est au départ un peu submergé par le flot d'infos qu'il reçoit de la part de chacun mais parvient vite à nager dans cette mer agitée et pleine de rebondissement. Gilles Paris, l'auteur d'*Autobiographie d'une Courgette*, qui a fait un best-seller et a été adapté au cinéma, nous offre une impitoyable fable sur les secrets.

Stromboli, le volcan, est un personnage important de votre roman.

J'ai eu très envie d'écrire un livre où des personnages se confrontaient à un danger permanent. Et le volcan m'est apparu comme une bonne idée. Stromboli est une île mythique à cause du film de Rossellini, avec Ingrid Bergman. J'ai revu le film, j'ai voulu explorer davantage Stromboli et j'y ai fait deux longs séjours. Le volcan est toujours en activité. Il est là comme une icône, et comme une menace sur les personnages.

Alors que ceux-ci, au départ, semblent ne pas avoir d'histoires. Mais on est en vacances. Et vous